

de latin et un peu plus d'anglais. Avec les loups, il faut hurler, chers professeurs.

Passons à un autre petit défaut.

L'habitude, au collège, est de faire voir le monde sous un jour trop noir et trop sombre. Le monde est un ogre qui dévore tout; bons principes, bonnes mœurs, morale, saintes croyances du jeune âge, amour de la famille, joies du toit paternel, délices d'un cœur pur, tout sombre, tout périt sur cette mer tourmentée du monde.

L'élève y arrive en tremblant; il est tellement effrayé, tellement transi qu'il en est bête; tout l'effarouche et le scandalise; il devient ridicule; on rit de lui, on le moque un peu, la tête lui tourne, le vertige le prend; et plutôt que d'être la risée des autres,—son amour-propre ne lui permettant guère ce luxe,—il brûle ce qu'il adorait et adore ce que hier encore il maudissait. Avec des idées plus larges, des principes moins étroits, une connaissance moins imagée de la mer du monde, notre marin aurait heureusement traversé la mer. J'accepte la comparaison: je veux que la mer houleuse représente le monde, et je dis: voici que j'engage un matelot pour la traversée. Si je lui peins chaque vague comme devant briser le vaisseau, chaque brise comme devant le faire chavirer, chaque requin comme devant avaler les passagers tout vifs, chaque écueil comme devant pourfendre le navire, pensez-vous que mon homme voyagera bravement? pensez-vous qu'au grondement des premières vagues il ne criera pas: "tout est fini," et ne se laissera pas bonnement aller à la mer?—Ce jeune matelot ainsi prévenu, ainsi mal renseigné, est l'image de l'écolier voguant sur la mer du monde.

Au collège, on devrait former des hommes et non des *peureux*. Tous n'en sortent pas poltrons, mais les exceptions se comptent.

Du collège, passons à la cléricature. Un jeune homme instruit doit être ou prêtre, ou avocat, ou médecin, ou notaire. Il est riche ou pauvre. S'il est riche, il flânera assez, probablement, s'il n'est pas un amant de l'étude et de la science. S'il est pauvre, il lui faudra lutter corps à corps avec la pauvreté,—une vertu, il est vrai, mais une vertu fort mal comode. Pour subvenir à ses besoins, et quelquefois à ceux de sa famille, qui s'est épuisée pour lui, il lui faudra se multiplier, faire un peu de tout. Or je demande à tout jeune homme pauvre, sur le cœur duquel pèse chaque jour, comme un cauchemar, le souci du lendemain, s'il est bien facile d'étudier sérieusement. L'on ne travaille bien qu'en autant que l'esprit est libre, et l'on ne travaille utilement qu'en autant que l'on ne fait qu'une chose. *Qui duos sequitur lepores, neutrum capit.*

Le manque du nécessaire, le défaut de protection et d'encouragement, voilà, à mon sens, ce qui décourage la jeunesse et la détourne de l'étude. Combien de beaux talents tués par la pauvreté et le défaut de protection!

La plupart des étudiants à Montréal passent leurs journées à copier gratuitement au profit du patron. S'il leur donne un salaire, il leur alloue la fabuleuse somme de \$5 à \$10 par mois, pas précisément assez pour les empêcher de crever de faim.

Notre pauvre diable travaille hardiment de neuf heures du matin à cinq heures du soir, puis, pour gagner l'habit, il se fait teneur de livres le soir ou maître d'école. Trouvez-lui du temps pour ses propres études maintenant. Ceci n'est point de la fiction, une expérience personnelle de quatre années m'autorise à parler ainsi.

Oh! mon Dieu, je ne vous reproche pas ce que vous m'avez donné, ni ce que vous m'avez refusé, mais que ne suis-je encore plus ignorant! Je labourerais mon petit champ, j'aurais moins de soucis le jour et moins d'insomnies la nuit! A quelque chose l'ignorance est bonne: *nescire quendam magna pars sapientiv.*

Tais-toi, pauvre cœur! combien d'autres souffrent des mêmes douleurs et des mêmes regrets! Si du moins l'expérience des aînés servait aux cadets! Pauvres jeunes amis qui rêvez gloire et fortune dans telle ou telle profession libérale, quelle erreur est la vôtre!

Je termine quoique mon sujet soit à peine touché, car je sens mon cœur se gonfler, et mes pensées deviennent sombres. Les plaintes de la souffrance sont importunes.

JOSEPH.

COURRIER D'ONTARIO.

L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

Là, c'est fait.—Et cela s'est fait en grande pompe, au son du canon et de la musique, en présence de nombreux colonels habillés jusqu'à la racine des cheveux, et de plusieurs jolies femmes déshabillées jusqu'à la racine des épaules. C'était charmant.

Comme de raison, aux colonels habillés jusqu'à la racine des cheveux, je préfère de beaucoup les jolies femmes déshabillées jusqu'à la racine des épaules. C'est là une affaire de goût, qui ne se raisonne point....

Les amateurs et les députés paraissent enchantés, et n'eût été le discours du trône, qui venait les distraire de temps à autre, je crois que pour eux le spectacle aurait été plus séduisant.

Vous connaissez les vastes galeries de la Chambre du Sénat; elles regorgent de spectateurs. Les femmes y dominaient. Serait-ce, par hasard, qu'elles prendraient plus d'intérêt aux choses de la politique, que nous autres, gens de mauvais sexe? Elles en sont bien capables.

Mais j'ai constaté avec une joie sans mélange que quelques-unes d'entre elles au moins n'étaient pas venues là uniquement pour tendre l'oreille aux menus propos du gouverneur. Je vais bien vous étonner, chers lecteurs, mais il faut que je vous communique un soupçon; il m'a semblé tout bonnement

qu'elles s'étaient rendues en ce lieu solennel pour... pour voir les hommes.

C'est étrange, n'est-ce pas? Je dirai plus: c'est ridicule,—et les cinq ou six mille lectrices de *l'Opinion* vont sans doute faire des gorges chaudes à mes dépens.

Tout ce que l'on voudra, je le subirai; mais quand je vois des jeunes filles braquer courageusement leur jumelle sur ceux qui hasardent de leur côté un regard timide et curieux, je me crois en droit de conclure que ces petites personnes sont là pour autre chose que pour entendre parler de la question des pêcheries....

Du reste, en supposant que je n'avais pas tort dans mes conclusions,—je ne vois pas après tout quel si grand malheur ce serait. L'homme est un personnage assez original, en ses allures et en ses faux-cols, pour être jusqu'à un certain point l'objet des légitimes curiosités de douces jeunes filles, qui n'ont pas encore une expérience très-complète des choses de ce bas-monde.—Plus tard, avec l'expérience viendront les désenchantements, et alors les passions favorisées par le jeu de la jumelle voleront en éclats.

Et puis, je vous le demande? Pourquoi une jeune fille s'absorberait-elle dans la question des pêcheries? Ce n'est déjà pas si gai pour les hommes d'en être réduits à s'aborder sans cesse le poisson sur les lèvres, depuis le message irritant du général Ulysse Grant; il ne manquerait plus à nos tortures que de voir nos charmantes demoiselles se créer, entre deux airs de piano, des opinions sur cette matière si grosse de difficultés, quoique maigre selon l'église.

Et puis, pourquoi en ferais-je un secret? nous-mêmes, n'allons-nous pas à l'ouverture des Chambres un peu pour contempler les jolies figures, les piquants minois, les toilettes resplendissantes,—et, si le cœur est dispos,—pour cueillir ça et là un sourire ou une œillade? Voyons, lecteurs, hypocrites lecteurs, qui cachez votre front rougissant, en lisant ces lignes, vous êtes aussi curieux, avec vos grands airs de supériorité, que cette enfant de quinze ans, qui a dérobé, en partant de la maison, la lunette d'opéra de M. son frère,—et, chez vous, cette curiosité est cent fois moins excusable que chez cette jeune fille, et vous savez bien pourquoi.

Ce qui caractérise un discours du trône, c'est que personne ne l'écoute. Et comment écouter cette prose sèche, sans couleur et sans ampleur, quand on a sous les yeux tous ces poèmes de grâces, de fraîcheur et de séduction? On a beau se prendre au sérieux comme députés de la nation, on a toujours des yeux pour voir, or, ce serait pousser la plaisanterie un peu loin que d'écouter un discours solennel et ennuyeux, quand on a là de jolis yeux ou de jolies épaules qui vous disent tant de choses.

Il y a même de graves auteurs qui prétendent que la femme serait merveilleusement à sa place, dans l'enceinte législative. Et l'on assure que si la femme était appelée à concourir à la création des lois en parlement, les hommes feraient bien moins de bêtises.

Hé, hé, qui sait? Il y a peut-être beaucoup de vrai en cela. En France, les femmes n'ont ni droits ni privilèges politiques, aussi voyez comme leur absence est regrettable; tous les malheurs de la guerre s'acharnent sur cette pauvre nation. Il est vrai que si les femmes avaient des droits politiques ce serait exactement la même chose.

Privé de son modérateur, de son critique et de la naturelle inspiration de toute grâce, dit Francis Wey, le genre homme s'est abandonné aux laideurs de l'importance personnelle, de discussion pompeuse, du discours lourdement oratoire, et moins heureux que Rome naissante sauvée par les Sabines, le régime parlementaire est tombé parce qu'il manquait de femmes.....

Les femmes tendent par nature à apporter, dans les sujets qui occupent la législature, le sentiment, le point de vue de chevaleresque, et l'idée poétique, embarras de l'heure présente, arrêts prématurés de la vérité.

Qui peut dire qu'avec la folie sublime du sentiment même, en ce que nous pourrions appeler ses excès, la femme ne soit pas plus raisonnable que l'homme, avec sa froide raison? L'homme a fait tant de sottises au nom de sa froide raison qu'il n'est pas étonnant qu'on se sente parfois doucement attiré par le charme du sentiment.... même sur le terrain de la politique.

Les femmes apporteraient sans doute en politique cette chaleur de conviction qui nous fait si souvent défaut. Voyez tout le feu qu'elles mettent à soutenir une candidature, quand le candidat a trouvé moyen de se faire bienvenir.

En voulez-vous un exemple? Ecoutez: C'était en 1784, et Fox se présentait dans un quartier de Londres. A cette époque, les *polls* restaient ouverts des semaines entières. Cette fois, l'élection se prolongea pendant un mois et dix-sept jours.

Les plus grandes dames de Londres se passionnèrent pour Fox, qui contre Fox. Au dîner chez le prince de Galles, on attacha les couleurs de celui-ci sur la tête de Lady Talbot, violente tory; lorsqu'elle s'aperçut du tour, elle fut furieuse. Elle arracha la cocarde et la foula aux pieds, au milieu des assistants qui riaient aux éclats.

La belle duchesse de Devonshire, en revanche, était si fort en faveur de Fox, qu'elle alla tous les jours aux *hustings* en brillant équipage, avec des fleurs sur son chapeau et d'autres sur sa poitrine portant le nom de Fox. Elle allait quêter des voix pour son candidat dans toutes les boutiques, dit John Lemoine, et entraînait les électeurs éblouis et émerveillés de sa grâce et de sa beauté. Quelquefois elle en emmenait dans sa voiture. Un charbonnier qui la regardait avec admiration s'écria: J'allumerais ma pipe à vos yeux! Un boucher lui demanda, pour prix de son vote, la permission de baiser sa joue patricienne. La belle enthousiaste accepta le marché. Ce mémorable exploit alluma la verve de tous les poètes des trois royaumes. L'accolade du boucher fut célébré en cent trente sonnets ou autres pièces de vers.

La même duchesse, lorsque fut déclarée la guerre d'Amérique, parcourut les camps avec l'uniforme de la milice de Derby; et lorsque la guerre fut déclarée à la France, elle se mit à l'ouvrage avec toutes ses amies, pour confectionner des gilets de flanelle pour les troupes.

Les hommes ne sont guère capables de cet enthousiasme et de cette force de conviction. Ils sont trop raisonnables—et, lâchons le mot:—trop égoïstes!

C. T.

ETUDES DE MŒURS.

Qui ne connaît Belœil, ce riant petit village situé aux pieds d'une de nos plus belles montagnes, le Mont Rouville? Qui n'a vu ses maisons sveltes et gracieuses, ombragées par des chênes séculaires, se mirer coquettement dans les eaux claires et limpides du Richelieu? Et par un beau soir, lorsque le soleil disparaît à l'horizon en teignant de pourpre la campagne fleurie, que l'ombre descend peu à peu des cimes de la montagne, et que la nature, un moment agitée, rentre dans le repos, qui n'a su admirer le plus beau village du Canada? Oh! alors, que d'attraits et de charmes! Et pour peu que notre mémoire soit docile, qu'elle suive pas-à-pas la trace capricieuse du passé, ne se rappelle-t-on pas avec délices nos plaisirs et nos amusements? Une frêle nacelle soulevée par les vagues et bondissant sous l'effort de sa voile gonflée; une promenade nocturne sur des rives désertes.... tels sont nos plus précieux souvenirs.

Mais à ceux-là s'en mêle un plus émouvant; je veux parler d'une histoire qui m'a été racontée il y a quelques années et pour laquelle je requiers un instant l'attention du lecteur.

I.

C'était le 30 avril de l'année 18... Il y avait fête à Belœil; on célébrait les noces d'un des notables de la paroisse. Les cloches sonnaient à toute volée, et les portes de l'Eglise toutes grandes ouvertes laissaient passer les invités qui revenaient joyeux de la messe du mariage. Les galants couraient çà et là détacher leurs chevaux, venaient ensuite en sautillant faire embarquer leurs *belles* et allaient prendre leur rang dans la longue file de voitures qui devaient reconduire la mariée chez son beau-père. Celle-ci ouvrait la marche avec son époux et paraissait vivement contrariée.

—Tu verras, Antoine, nous nous sommes mariés un mercredi, cela nous portera malheur.

—Allons donc, ma chère Louise, tu es trop craintive. Il ne faut pas s'abandonner à une simple chimère. Au reste, nous arrivons chez mon père et j'espère que tu ne seras pas la moins charmante pendant le dîner et la danse qui va suivre.

On arrivait en ce moment devant la porte de la ferme. Un garçon vint ouvrir la barrière du *clos*, et les voitures défilèrent derrière la maison où une réception bienveillante et franche accueillit les invités.

II.

A la campagne, les maisons ne sont pas ordinairement très-somptueuses, mais elles sont propres, élégantes et bien tenues. La maison du Père Antoine était du nombre. Avec sa couverture noire et ses murs blancs, bâtie sur un monticule assez élevé, elle paraissait surgir de dessous l'immense voile qui recouvrait ses pieds. Comme je l'ai dit, on était à la fin d'avril, et ce jour-là la température était superbe. De gros nuages couleur de neige roulaient sous un ciel d'azur et un léger vent du sud soufflait sa tiède haleine sur la nature qui commençait à percer son enveloppe d'hiver.

On était joyeux chez le Père Antoine. De bruyants éclats de rire retentissaient au dehors, accompagnés d'une conversation très-animée. Puis un formidable cliquetis de couteaux et d'assiettes se fit bientôt entendre, on était à table. De temps à autre une voix mâle et sonore couvrait le bruit des convives, le silence se faisait un moment, et la conversation reprenait de plus belle.

La fête se continua ainsi fort longtemps. On dansa une partie de la soirée, en sorte qu'il était très-tard quand les invités se séparèrent.

III.

Cependant le temps avait bien changé. L'atmosphère tantôt si serein était devenu lourd et humide, et le vent arrivait par rafales en sifflant. De longues gouttes d'eau fouettaient les vitres.

Tout enfin annonçait une pluie violente.

Dans la maison, les époux se préparaient à partir.

—Tu ne partiras pas ce soir, dit le Père Antoine à son fils. La nuit est avancée et l'orage menace d'éclater bientôt.

—Restons donc, prononça faiblement Louise.

—Il le faut absolument, mon père, et toi, Louise, j'espère que tu ne voudras pas me laisser aussi vite. J'ai une forte somme à retirer demain, et si je n'y étais pas, je risquerais de la perdre. D'ailleurs on m'attend à la *Pointe* pour donner un dernier coup-de-main à la maison et j'aimerais que Louise fût présente pour donner son goût.

—Fais comme tu voudras. Souviens-toi cependant que la glace doit être très-dangereuse à l'heure qu'il est.

—Ne craignez rien, mon père.

Là-dessus, Antoine fit monter sa femme dans un élégant petit sleigh, tout neuf, attelé d'un magnifique cheval noir, puis il embarqua à son tour et on partit.

Quelques temps après on entendait le son argentin des grelots dans la direction de la rivière.

IV.

Antoine arrivait en ce moment sur la glace. La nuit était très-noire et une brume épaisse comme on en voit souvent au printemps, empêchait de voir à vingt pas.

—J'ai peur, dit Louise, qui prit involontairement le bras de son mari.

On avait déjà fait quelques arpents quand le cheval s'arrêta subitement et se mit à trembler de tout son corps. Antoine lui-même, naturellement très-brave, sentit un frisson parcourir ses membres, mais bien vite revenu de ce qu'il appelait une faiblesse, il appliqua un vigoureux coup de fouet à Noiron, qui, cette fois, partit au galop.

Hélas! le malheureux, il ne savait pas à quel danger il courait. Antoine n'avait pas remarqué depuis un moment un bruit sourd et confus qui semblait venir de dessous terre. Ce même bruit continua pendant quelques minutes, puis un horrible craquement retentit comme un coup de foudre, la glace se mit à marcher, c'était la débâcle.

Un cri partit à la fois de la poitrine des deux victimes.... un seul cri, et tout disparut dans les flots.

V.

Combien de temps ils demeurèrent ainsi, ils ne le surent jamais, mais quand Antoine revint à lui, il était chaudement enveloppé dans une couverture de laine et couché devant un grand feu. Il rouvrit d'abord les yeux et jeta un regard égaré autour de lui. Encore tout étourdi de son aventure, il ne se rappelait que d'une manière vague ce qui venait d'arriver. Puis peu à peu sa mémoire revint, ses idées se fixèrent, et il appela Louise....